

Québec français



Écrivains de Belgique

Aurélien Boivin

Numéro 55, octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1984). Compte rendu de [Écrivains de Belgique]. *Québec français*, (55), 38-40.

Écrivains de Belgique



Thilde Barboni

l'exil
du
centaure

LE CRI/VANDER

Thilde Barboni : un talent prometteur

C'est à l'occasion de son deuxième séjour parmi nous dans le cadre du Salon international du livre de Québec, que j'ai eu la chance de rencontrer Thilde Barboni, jeune écrivaine belge de 27 ans, — elle est née à Charleroi en décembre 1956 d'un père italien et d'une mère d'origine hollandaise, — déjà auteur de deux romans remarquables : *l'Exil du centaure*, prix de la ville de Bruxelles 1982, et *les Nuits de satin blanc* dont elle est venue faire la promotion. Rêveuse qui vit dans l'imaginaire et qui adore, depuis sa plus tendre enfance, raconter des histoires qu'elle se plaît à inventer pour piéger le lecteur, l'entraîner avec elle dans un monde irréel, imaginaire, fictionnel, Thilde Barboni a choisi d'écrire pour son propre plaisir, pendant ses études de psychologie.

Le sujet de son premier roman n'est d'ailleurs pas étranger à ses études. *L'Exil du centaure*, publié aux Éditions le Cri/Vander, raconte l'histoire d'une jeune femme qui, pour échapper à la banalité du quotidien, s'invente un monde imaginaire, plein de phantasmes dans lequel elle bascule irrémédiablement. Ce n'est pas, et Thilde Barboni insiste, un roman autobiographique même si Lina, son héroïne, est près d'elle puisqu'elle a choisi, elle aussi, de vivre dans l'imaginaire. Mais elle a peu de choses de cette Lina inventée, étouffée par la (trop) forte personnalité de la mère qui n'a pas su lui donner l'amour qu'elle cherchait, qui n'a pas su devenir l'amie, la confidente. Surtout après le départ du père. Une profonde solitude, un mariage raté, un accident de voiture, la mort du père la conduisent directement à la schizophrénie. C'est le danger qui guette celui qui coupe tout contact avec le réel, qui bascule dans l'imaginaire. C'est le message du premier roman de Thilde Barboni qui nous convie, par ailleurs, à un véritable drame de l'identité. Roman sentimental et psychologique, *l'Exil du centaure* peut encore être considéré

comme un roman de science-fiction puisque Lina, en quittant l'univers réel, se prend pour un extraterrestre et se croit exilée de la planète Proxima du centaure sur la terre pour retrouver son compagnon Ludwig, parti en même temps qu'elle de la même planète. Cet allié, elle pense l'avoir découvert à Gênes, loin de Pierre, son mari chercheur. Mais elle échoue dans sa longue quête, tout comme son mari échoue dans sa course à la découverte quand il est devancé par un autre scientifique, et elle sombre dans le désespoir. Cet univers dans lequel elle parvient à vivre, qu'elle se plaît à inventer, nous est tantôt présenté par la mère, tantôt par le mari, tantôt par l'héroïne elle-même. Une telle technique, brillante, astucieuse, accentue l'étrangeté du drame qui nous est ainsi révélé selon plusieurs points de vue. L'intérêt, dès lors, est sans cesse renouvelé.

Bien différent, mais tout aussi intéressant, est le deuxième roman de cette jeune écrivaine étonnante, *les Nuits de satin blanc*, qui recrée cette fois un univers essentiellement masculin, alors que le premier se déroulait dans un univers féminin. Thilde Barboni avoue aimer les contrastes, les différences, les chocs de culture. Ce roman, elle le situe au XII^e siècle, en plein Moyen Âge donc, ce qui peut étonner à tout le moins un Québécois de la jeune génération qui, contrairement à l'Européen, ne retrouve pas ses racines dans cette période qu'il connaît mal. Mais pour cette écrivaine belge, le Moyen Âge est une période très riche, tant au plan de la représentation d'une autre vie qu'au plan de la découverte proprement dite. Thilde Barboni voulait à tout prix relever un nouveau défi : se mettre dans la peau d'un personnage masculin qui éprouve en plus une véritable passion pour un autre homme. Car le thème central des *Nuits de satin blanc*, qui n'est pas un roman historique, c'est l'homosexualité. Ulrich, un jeune Allemand, sauve la vie d'un noble français de vingt ans son aîné près de Constantinople, lors de la

deuxième croisade, et accepte de l'accompagner en France dans son château. C'est un être fascinant, avide de connaissances et, en ce sens, nettement en avance sur son époque, — il est beaucoup plus près de l'homme de la Renaissance, — en même temps qu'un être ambivalent. Il voue une grande passion pour Marc tout en gardant le meilleur de son amour pour Francesca, la belle Toscane du Sud, l'épouse de son ami Marc, avec laquelle il décide de partir. « Ulrich, c'est mon personnage le plus autobiographique, celui qui me ressemble le plus, celui pour lequel j'ai le plus de tendresse », avoue Thilde Barboni. Il s'intéresse, par exemple, à la médecine, tout comme la jeune écrivaine qui a

renoncé un jour à la médecine après un cours de dissection pour s'intéresser à la science-fiction et au futurisme. Ulrich est un être d'avenir parce que constamment à la recherche de lui-même et des autres. C'est un homme tout à fait nouveau qui a bien su profiter des enseignements de Mauro, un nain savant et sage qui l'a initié à la médecine, aux sciences et qui l'aide à se libérer de Marc tout en le poussant dans les bras de la pauvre Francesca. Grâce à Mauro, qui lui lègue tous ses secrets, peu avant sa mort dans l'incendie du château, et toute sa fortune, Ulrich refuse de retourner en Allemagne et choisit de marcher, aux bras de Francesca, vers le nouveau. Il atteint à la liberté.

Point de jugement de l'auteur sur la passion qui unit les deux hommes. Point non plus de sermon quand Ulrich décide librement de partir avec Francesca. Point de passages érotiques flamboyants. Ce n'est pas le but du roman. Tout est par ailleurs suggéré dans cette passion absolue, spirituelle, tout est dévoilé par petites touches, avec tact et talent. Car Thilde Barboni, qui prépare une histoire bien mystérieuse, « une sorte de thriller psychologique », pour son troisième roman dont le personnage principal est à nouveau une femme du XX^e siècle, est une écrivaine à suivre. Comme son héros Ulrich, elle a encore tout l'avenir devant elle.

Françoise Lalande : une écrivaine tourmentée

Françoise Lalande est Belge aussi — elle est née à Libramont pendant la guerre — et elle est venue à l'écriture par la poésie. Elle a fait paraître, sous le nom de Françoise Wastchenko, *la Fumeterre* (1973) et *l'Ambassadeur* (1976), deux recueils de poèmes qui n'ont pas franchi l'Atlantique, contrairement à ses deux romans, *le Gardien d'abalones* (1983) et *Cœur de feutre* (1984), publiés, comme les dernières œuvres de Jean Muno, dans la collection les Écrits du Nord aux Éditions Jacques Antoine. Elle a écrit aussi pour le théâtre et, comme professeur de littérature belge, elle a dirigé récemment la section belge du *Dictionnaire des littératures de langue française* (3 vol.), qui doit bientôt paraître chez Bordas. François Lalande a aussi beaucoup voyagé (Afrique, Amérique du Sud... et le Québec) et a même dirigé et animé une galerie d'art.

C'est donc une femme polyvalente mais combien énigmatique, qui ne se livre pas facilement. Quand je l'ai rencontrée au Salon international du livre de Québec, elle me semblait déçue, désespérée, tourmentée. Il faut dire que sa venue a été planifiée à la dernière minute ! Françoise Lalande est une femme attachante cependant, d'une grande sensibilité qui porte en elle un grand secret qu'elle refuse de dévoiler car, me confie-t-elle, pour atteindre une certaine autonomie, « il faut garder des choses pour soi ». Pour elle, l'écriture est une aventure risquée, douloureuse, en même temps qu'un besoin viscéral qui lui permet de respirer et de trouver une certaine tranquillité, une paix intérieure. « Lorsque je n'écris pas, lorsque je n'ai pas en tête des mots, des phrases, des images, une structure qui est en train de se mettre en place, je me sens mal physiquement. J'ai des crises d'asthme, des crises d'angoisse. L'apaisement s'effectue au moment où j'ai rassemblé tous les éléments nécessaires pour écrire. Et le malaise que je ressentais avant d'écrire



devient alors une jouissance extrême. Quand la page est noircie, quand je sors de l'écriture, je suis épuisée, vidée en raison d'un terrible effort de concentration. Pour atteindre une relative perfection, je crois au travail, à la concentration pour dire ce qu'il faut dire.» Libération donc que l'acte d'écrire pour cette femme qui avoue avoir «quelqu'un qui pleure en [elle]», quelque chose qui fait mal mais qu'elle garde précieusement. Même dans son œuvre qu'elle construit, tout aussi énigmatique qu'elle-même.

Ce qui ne l'empêche toutefois pas d'émettre un flot d'idées et de développer une riche thématique. L'enfance, pour elle, comme le révèle son *Cœur de feutre*, n'a rien d'un «vert paradis». C'est, nous confie-t-elle, «une période de recherche de soi, de réflexion intense, de mise en place, comme un véritable puzzle». C'est l'époque où il faut apprendre à appréhender le réel à travers les sensations et les émotions. Agnès, son héroïne, lui ressemble sur ce point qui ressent des sensations olfactives dès les premières lignes de ce récit écrit tantôt à la première, tantôt à la troisième personne : «L'odeur. L'odeur des graminées. Des poussières en suspens». Odeurs de ville, de trottoirs, de gens, voire d'angoisse. Car le corps, à l'approche d'un danger ou quand naît la peur, émet des odeurs, comme Françoise Lalande a pu l'expérimenter quand, prisonnière des soldats révoltés de Mobutu qui torturaient la population civile, elle a craint de mourir. L'enfance de l'héroïne est toute remplie de sensations et d'émotions comme celle d'autres héros et la nôtre même sont remplies de souvenirs. Agnès, comme d'autres femmes, après s'être abandonnée au rêve, à l'imaginaire devra se soumettre à la terrible réalité, accepter sa sexualité même si la blessure est profonde. «Le viol, avoue Françoise Lalande, est toujours atroce. Il n'y a pas 36 façons de violer et plane toujours le danger du dégoût permanent». Mais Agnès s'en sortira car, à mesure qu'elle accepte d'affronter la vie, à mesure qu'elle apprend à connaître l'autre, son amant, un garçon jaloux et violent qu'elle associait au début à Clift, des *Hauts de Hurlevent*, elle devient femme. «L'apprentissage de la sexualité, la recherche de l'autonomie chez une femme, cela se fait très lentement», nous dit Françoise Lalande. Agnès ne parviendra sans doute pas à oublier mais elle aura appris. Par expérience. Quand sa mère lui aura confié le secret de sa naissance, elle se sent libre, tranquille, apaisée. C'est ainsi qu'il faut comprendre son désir de s'exiler dans un pensionnat car «pour se libérer, Agnès devait commencer par s'enfermer» (p. 194).

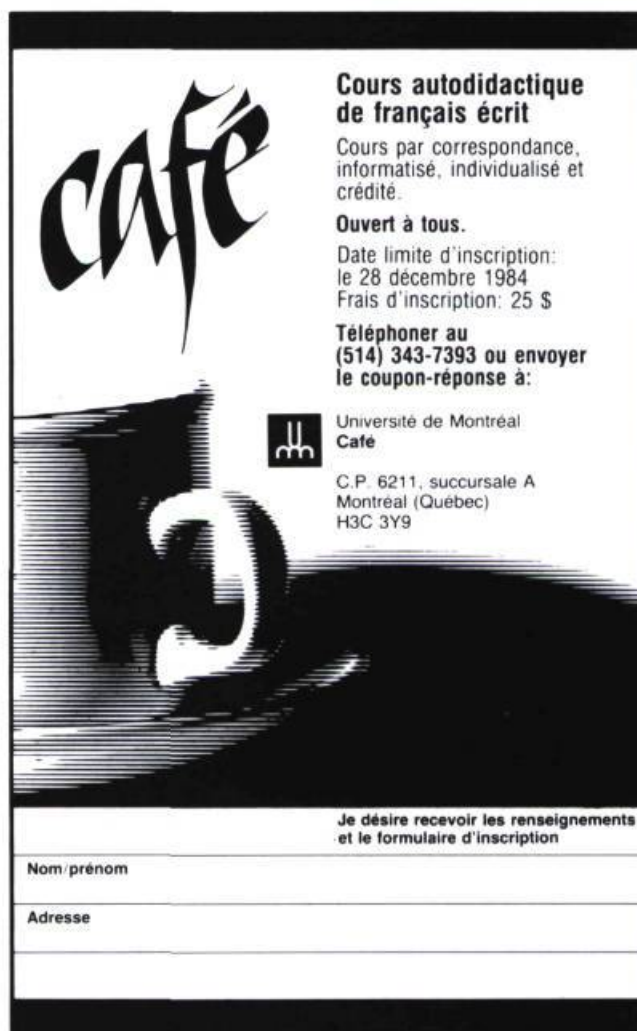
Louise Kiel, l'héroïne du *Gardien d'abalones*, qui se déroule en 24 heures, à Taxco au Mexique, ressemble à s'y méprendre à Agnès. Mais ce premier roman, tout aussi dense que *Cœur de feutre*, n'atteint toutefois pas ni à la même poésie, ni à la même sensibilité. C'est un roman «dénonciateur» car, ce que ne supporte pas Françoise Lalande, c'est bien l'injustice. C'est, à n'en pas douter, un des thèmes du *Gardien d'abalones* qui explique, du moins en partie, le crime de Louise Keil. Mais y a-t-il eu véritable crime puisque, pour d'autres, spectateurs ou témoins, le geste de cette jeune Européenne d'origine juive qui s'est enfuie au Mexique est une fête car c'est un geste libérateur, une véritable délivrance ? Sans l'incendie de l'Océan, image de la purification, sans le massacre des abalones et le refus de l'ordre flasque dont ils étaient en quelque sorte le symbole, la libération était impensable. Même si, pour un tel geste, Louise sait qu'elle sera arrêtée puis condamnée... La délivrance vient parfois un peu tard. Comme dans la vie. La vérité avant tout. Même si elle est cruelle, même si elle est parfois solitude. Louise, comme Françoise Lalande, refuse l'état de mol-

lusque... dans lequel il y a le mot *mol* ou *mou*.

Françoise Lalande et Thilde Barboni, deux jeunes écrivaines qui n'ont pas fini de nous étonner par la qualité de leur écriture et par la richesse de leur imaginaire. Il leur reste à polir encore leur style, parfois échevelé et à simplifier parfois leur récit qui ne plaira probablement pas aux amateurs d'histoires émouvantes mais combien faciles que racontent les «best-sellers» mondiaux. L'écriture et la lecture ne sont-ils pas en soi deux actes qui exigent quelque effort ?

Aurélien BOIVIN

- L'Exil du centaure. Roman*, [Bruxelles], le Cri/Vander, [1982], 218 p. (Coll. Romanesque).
- Les Nuits de satin blanc. Roman*, [Bruxelles], le Cri/Vander, [1983], 230 p. (Coll. Romanesque).
- Le Gardien d'abalones. Roman*, [Bruxelles], Éditions Jacques Antoine, [1983], 94 p. (Écrits du Nord).
- Cœur de feutre. Roman*, [Bruxelles], Éditions Jacques Antoine, [1984], 195 p. (Écrits du Nord).



Cours autodidactique de français écrit

Cours par correspondance, informatisé, individualisé et crédité.

Ouvert à tous.

Date limite d'inscription: le 28 décembre 1984
Frais d'inscription: 25 \$

Téléphoner au (514) 343-7393 ou envoyer le coupon-réponse à:

Université de Montréal
Café

C.P. 6211, succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3Y9

Je désire recevoir les renseignements et le formulaire d'inscription

Nom/prénom

Adresse